

Monsieur Jean Echenoz,

Je me permets de vous écrire en raison de la grande estime que j'ai pour votre œuvre et dans l'espoir de susciter chez vous un brin d'intérêt pour un projet que j'ai entre les mains. J'espère que vous pardonnerai mon audace. Mais, avant tout, permettez-moi de me présenter : Je m'appelle Anjel Lertxundi et j'écris principalement en basque, une des langues officielles du Pays Basque. Cette année, la Capitale Européenne de la Culture est retombée sur la ville polonaise de Wroclaw et sur Saint Sébastien, et c'est à cette dernière que je souhaite vous inviter afin d'assister à une rencontre d'écrivains et de traducteurs importants.

Je vis sur une terre bilingue, j'écris dans la langue non hégémonique de ce territoire et je me suis toujours demandé comment cette situation pouvait affecter littérairement l'écriture —tradition littéraire minime, diglossie, absence d'officialité pendant des siècles, doutes concernant la survie même de la langue... La spéculation qu'exposait, il y a quelques années, Gombrowicz dans une lettre à Czeslaw Milosz, est restée gravée dans ma mémoire. En parlant de l'avenir de la littérature polonaise, Gombrowicz écrivait à Milosz : «Dans cent ans, si notre langue existe encore...». Si un écrivain polonais, langue de riche tradition littéraire, s'exprime ainsi, que devrait dire un écrivain qui s'exprime, par exemple, en basque ? Je vous écris dans une langue agonisante. Cela fait-il de moi un écrivain agonisant ? À mon avis, une des contributions les plus originales que nous pouvons faire à la littérature, ceux qui vivent dans cette transe, est celui de se libérer de ce cercle cause-effet et, puisque l'écriture est ancrée dans une langue déterminée, je trouve cela presque inévitable de donner au sujet de l'avenir de la langue basque une place spéciale parmi mes préoccupations et réflexions littéraires.

À ce stade, c'est le moment de vous exposer la raison de mon courrier : malgré que vous écriviez dans une langue d'immense tradition littéraire, je souhaiterai vous demander de vous imaginer, vous-même, en tant qu'écrivain d'une langue de tradition littéraire limitée. Comment croyez-vous que vous affecterait l'échauguette d'une littérature de tradition limitée ? Comment croyez-vous que vous verriez des sujets tels que les modèles littéraires, la tradition ou les canons ? Yorgos Séferis disait cela sur le fait d'écrire dans une langue non hégémonique (grec moderne dans son cas) :

« cela nous permet de rénover notre langue, un avantage que nous avons face aux littératures qui ont été cultivées à de nombreuses reprises... ». Quelle opinion mérite cette option —et chance— mentionnée par Séferis ? En définitive, que pensez-vous du fait que les littératures qui sentent que leur date de disparition est proche souhaitent continuer de nager dans les eaux de la globalisation ?

Il s'agit d'un sujet peu traité mais je suis convaincu qu'il a et aura une importance vitale dans notre monde, de plus en plus globalisé. Voici précisément ce que je voudrai vous demander : venir dans notre ville débattre sur ce sujet puis, ensuite, consacrer une petite partie de votre temps à la question que je soulève ici et recueillir vos impressions dans un court texte d'une dizaine de pages, que ce soit à titre d'essai ou sous tout autre format de votre convenance. Vous ne serez pas le seul dans cette tâche. Nous avons convié d'autres auteurs qui écrivent dans les langues hégémoniques de notre environnement à participer : Claudio Magris, Siri Hustvedt, Javier Cercas... et également des traducteurs tels que Adam Kovacics, Miguel Sáez, Adam Zawiszewski, Karlos Cid...

Je me suis un peu étendu dans ce courrier. Vous avez montré une grande patience en me lisant jusqu'ici. Je vous remercie profondément pour votre attention et votre respect.

Dans l'espoir de vous rencontrer à Saint Sébastien, veuillez recevoir, Monsieur Jean Echenoz, mes salutations les plus sincères.

Anjel Lertxundi.